100 FICHES

pour comprendre la sociologie

12e édition

Marc Montoussé
Agrégé de sciences sociales

Gilles Renouard
Agrégé de sciences sociales

Bréal by Studyrama

Retrouvez toute la collection

50 /100 fiches

sur notre site

librairie.studyrama.com

Édition : Myriam Pasek
Maquette : Daphné Alain
Mise en page : Loïc Pennanéac'h

© Bréal, avril 2026.
Toute reproduction même partielle interdite.
ISBN : 978 2 7495 5850 9

Avant-propos

La sociologie est, aujourd'hui, une discipline éclatée dans laquelle les lycéens, les étudiants et, plus généralement, tous ceux qui ont envie de la découvrir ont bien du mal à se retrouver. Si vous êtes dans ce cas, ce livre est fait pour vous.

Il a, en effet, pour ambition de fournir des repères clairs et synthétiques permettant de bien distinguer les différentes approches sociologiques, leur complémentarité mais, également, leurs oppositions.

Ce souci de clarté nous a amenés à présenter ce manuel sous la forme de 100 fiches regroupées dans onze parties, les trois premières présentant les méthodes et les théories et les sept suivantes les principaux thèmes de débats qui traversent la sociologie française d'aujourd'hui.

Chaque fiche est structurée par un plan apparent qui facilite la lecture, permet de bien distinguer les faits des analyses et met en lumière, chaque fois que c'est utile, les différents points de vue exprimés par les sociologues.

Chaque fiche étant « auto-suffisante », ce livre peut être lu dans l'ordre, mais aussi dans le désordre au gré de l'intérêt du lecteur. Un double lexique (auteurs et notions) facilite cette seconde façon d'utiliser l'ouvrage.

Ce parti pris de synthèse a pour contre-partie une présentation nécessairement succincte des faits comme des analyses. C'est pourquoi, dans chacune des fiches, nous attirons l'attention du lecteur sur les ouvrages de référence. L'amateur éclairé trouvera donc des pistes pour approfondir sa réflexion.

Cette douzième édition tient naturellement compte des champs d'étude actuels de la sociologie.

Bonne lecture.

Les auteurs

Sommaire

PARTIE I Qu'est-ce que la sociologie ?

1. Les sciences sociales 10
2. Science et sociologie 12
3. Les étapes de la démarche sociologique 14
4. Méthode quantitative, méthode qualitative 16
5. Sociologie de l'action sociale, sociologie du fait social 18

PARTIE II Les pensées sociologiques

6. Alexis de Tocqueville 22
7. Auguste Comte 24
8. Karl Marx 26
9. Émile Durkheim 29
10. Max Weber 32
11. Georg Simmel 35
12. Vilfredo Pareto 37
13. Le culturalisme 39
14. L'école de Chicago 41
15. Le fonctionnalisme 43
16. L'interactionnisme 45
17. Michel Crozier 47
18. Raymond Boudon 49
19. Pierre Bourdieu 51
20. François de Singly 53
21. François Dubet 55
22. Bernard Lahire 58

PARTIE III L'individu

23. L'individualisation 62
24. La construction des identités individuelles 65
25. La rationalité 67

26. Les logiques de l'action individuelle 69
27. L'individu hypermoderne 71
28. L'individualisme négatif 73
29. Les individus face au risque 76

PARTIE IV Le lien social et ses fragilités

30. Le lien social 80
31. La cohésion sociale 83
32. Les réseaux sociaux 86
33. Les inégalités économiques 89
34. Les classes sociales 91
35. La dynamique des classes sociales 93
36. La mesure de la pauvreté 96
37. Les facteurs de la pauvreté 99
38. L'exclusion sociale 101
39. Désaffiliation et disqualification sociale 104
40. Les discriminations 107
41. Égalité et équité 110
42. Les différentes formes de protection sociale 112
43. L'activation des dépenses liées au chômage 115

PARTIE V La culture

44. La culture 118
45. Valeurs et normes 120
46. La construction des normes 122
47. Rôles et statuts 125
48. Les pratiques culturelles 127
49. La mondialisation culturelle 130
50. Le multiculturalisme 132
51. Les transformations du religieux 134
52. La dimension sociale de la consommation 137

PARTIE VI Socialisation et contrôle social

53. La socialisation 142
54. Les agents de socialisation 144
55. La socialisation différenciée 147
56. Les mutations de la socialisation 149
57. Les institutions 151
58. L'intégration 153
59. Le contrôle social 156
60. Les mutations du contrôle social 159
61. Anomie et déviance 161
62. La délinquance 164

PARTIE VII Famille, genre et âge

63. Les transformations des fonctions et des formes de la famille 170
64. Unions et désunions 172
65. La diversité des configurations familiales 174
66. La vie de couple : coopération ou dépendance 176
67. L'homogamie 178
68. Le genre 180
69. Les masculinités 183
70. Le travail des femmes 185
71. La féminisation des élites 187
72. Âge et mode de vie 189
73. Âge et parcours de vie 191

PARTIE VIII La mobilité sociale et l'école

74. La mobilité sociale 196
75. La mobilité sociale aux États-Unis 200
76. La démocratisation de l'école 203
77. Le rôle de l'école dans la mobilité sociale 205
78. Les inégalités face à l'école 207
79. Les analyses des inégalités face à l'école 209
80. Niveau scolaire et illettrisme 212

81. L'éducation prioritaire et son efficacité 214
82. L'évaluation du système éducatif et des acquis des élèves 216

PARTIE IX **Travail, emploi et relations professionnelles**

83. Statut de l'emploi et statut social 220
84. Les différentes figures de l'entrepreneur 222
85. L'organisation du travail 225
86. La sociologie du chômage 228
87. La flexibilité du marché du travail 231
88. Emplois typiques, emplois atypiques 234
89. Conflits et mouvements sociaux 236
90. Syndicats et crise du syndicalisme 239
91. La fin de la société salariale ? 242

PARTIE X **La citoyenneté**

92. Le pouvoir 246
93. L'État 248
94. Nation et nationalité 250
95. Les logiques de l'action collective 252
96. Le répertoire de l'action politique 255
97. Les acteurs de la vie politique 258
98. Les déterminants du vote 261
99. La démocratie 263
100. Réseaux sociaux et démocratie 266

Index des notions 271
Table des auteurs 275

PARTIE I

Qu'est-ce que la sociologie ?

1 Les sciences sociales

La sociologie peut tout aussi bien être regroupée avec l'économie et la science politique pour former les sciences sociales ou avec la philosophie, la psychologie et l'histoire au sein des sciences humaines. Dans le premier cas, on insiste sur l'analyse de l'organisation sociale ; dans le second, sur l'étude de l'homme en société. Le développement de ces sciences sociales a été initié par le renouveau de la philosophie politique au XVII^e siècle, mais ce sont les sciences de la nature qui leur servent le plus souvent de modèle.

1 Issues de la philosophie politique, les sciences sociales font souvent référence aux « sciences exactes »

A. La philosophie politique est à l'origine des sciences sociales

La philosophie politique grecque est la source la plus lointaine des sciences sociales modernes. Neutralisée par la subordination des activités humaines à un principe divin, la réflexion sur la politique est étrangère à la société médiévale. Elle réapparaît à la Renaissance sous la plume de Machiavel et surtout chez Hobbes qui est considéré comme le père de la philosophie politique moderne. Cherchant à déterminer rationnellement ce que serait l'organisation politique la plus apte à empêcher les guerres civiles, ce philosophe anglais légitime le pouvoir absolu.

En Allemagne, cette origine philosophique des sciences sociales est assumée par les sociologues. Pour Weber, les phénomènes sociaux ne peuvent pas être assimilés à des phénomènes naturels et le sociologue peut emprunter des concepts ou des exemples à ce qu'il appelle les sciences de la culture. On retrouve une démarche analogue chez les fondateurs de l'école de Francfort dont l'ambition était de développer une philosophie sociale. Cette tradition reste vivace dans la philosophie politique moderne dont certains auteurs (à l'image de John Rawls) s'interrogent toujours sur les caractéristiques d'une société juste.

B. Les sciences exactes ont servi de modèle aux sciences sociales

À la Renaissance, l'apparition des sciences modernes crée les conditions d'une réflexion nouvelle sur la société. À partir de Galilée, la nature perd partiellement son caractère divin pour devenir une donnée que l'on peut penser et mesurer. À la connaissance religieuse qui est livresque se substitue une connaissance scientifique faite de théories et d'observations. La subjectivité est bannie de la recherche et les mathématiques deviennent l'instrument obligé de tout savoir scientifique.

En raison de leur abstraction, ces mathématiques ne peuvent pas servir de modèle aux sciences sociales ; par contre, leur utilisation et celle des statistiques sont souvent considérées comme un signe du caractère scientifique de la recherche. La référence des premiers sociologues a plutôt été la physique à l'image d'A. Comte qui voulait fonder

une « physique sociale ». À la fin du XIXe siècle, Durkheim fait ouvertement référence aux sciences médicales quand il oppose le « normal » au « pathologique ». L'un comme l'autre avait l'ambition de pouvoir expliquer l'ensemble du social à l'aide de lois comparables à celles des sciences de la nature.

2 La naissance de l'économie et de la sociologie

A. La science économique se distingue de la science politique

On s'accorde à penser qu'Adam Smith aurait fondé l'économie en publiant Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations en 1776 et que cette discipline serait devenue une science, un siècle plus tard, avec l'apparition du courant de pensée néoclassique (ou utilitariste). Le modèle mis au point par ces économistes s'appuie sur deux hypothèses : la première est celle d'un individu rationnel cherchant à maximiser son utilité (sa satisfaction) ; la seconde est celle d'un marché concurrentiel dans lequel il n'existe pas de relation de pouvoir. En utilisant les outils mathématiques mis au point au XIXe siècle, les néoclassiques ont voulu montrer que le marché pouvait se réguler de façon efficace sans intervention de l'État dans l'économie.

Ce faisant, la science économique s'est émancipée de la réflexion politique. Alors que cette dernière s'intéresse à l'État, à sa conquête et, plus généralement, au pouvoir, la science économique se donne pour objet d'étude la création de la richesse et de sa répartition.

B. La sociologie se distingue de l'économie mais lui emprunte parfois ses modèles

Au tournant du XXe siècle, la sociologie est, à son tour, devenue une science tout en s'opposant au caractère réductionniste de l'économie. En France, Durkheim réfute les théories utilitaristes qui réduisent la vie sociale à l'échange marchand. Il affirme au contraire que le fondement de la vie sociale réside dans la morale c'est-à-dire dans l'ensemble des règles sociales. Au même moment, Weber reproche à Marx de ramener l'ensemble des phénomènes sociaux à une infrastructure économique et insiste sur le rôle joué par les valeurs dans l'apparition du capitalisme. Au-delà de leurs différences, Durkheim et Weber ont en commun de s'interroger sur la dimension culturelle de la société, dimension que l'économie méconnaît.

Depuis quelques décennies, le modèle économique de l'individu rationnel a été importé aussi bien en sociologie qu'en science politique. En sociologie, l'individualisme méthodologique explique les phénomènes sociaux par agrégation des comportements d'individus rationnels même si cette rationalité est moins parfaite que celle de « l'*homo œconomicus* ». Les domaines d'études de ces deux disciplines restent distincts mais un même modèle est parfois mis en œuvre dans l'une comme dans l'autre.

Les sciences sociales naissent du refus d'expliquer la société en faisant référence à une cause qui lui serait externe, c'est-à-dire à Dieu. La philosophie politique constitue une première tentative pour penser la société, mais l'économie et la sociologie ont souvent adopté une conception de la vérité héritée des sciences de la nature.

2 Science et sociologie

Les sciences de la nature ont longtemps été considérées comme un modèle par les sciences de la culture et, en particulier, par la sociologie. L'accès à la scientificité se fait-il nécessairement sur le mode choisi par les sciences dites exactes ou les sciences sociales doivent-elles trouver leur propre mode de scientificité ?

1 Le savoir scientifique se distingue du sens commun

A. Pour Popper, la science repose sur un principe de falsification

Dans son ouvrage majeur, *La Logique de la découverte scientifique*, publié en 1934, Karl Popper critique l'inductivisme qui consiste à tirer une proposition générale d'un ensemble de faits. Ainsi, l'observation de 10 cygnes blancs sur un étang ne fait pas de l'affirmation « Tous les cygnes sont blancs » un énoncé scientifique. Il soutient que le critère distinctif entre les sciences et les non-sciences est la falsifiabilité (ou la testabilité) de l'énoncé scientifique : un énoncé scientifique doit être suffisamment précis pour pouvoir éventuellement être contredit par un fait. Ainsi, « la vitesse de la lumière est de 300 000 km par seconde » est un énoncé scientifique tandis que « Dieu existe » ne l'est pas. C'est pourquoi Popper refusait à la psychanalyse ou au marxisme le statut de science.

Les théories scientifiques sont donc des énoncés qui, à un moment donné, n'ont pas (encore) été réfutés. Il s'ensuit que les sciences ont une histoire faite d'énonciations, de réfutations et de reformulations. Les sciences de la nature répondent bien à cette conception de l'activité scientifique comme tentative, toujours partielle et inachevée, de comprendre le monde.

B. Bachelard met l'accent sur une rupture épistémologique entre le savoir scientifique et le sens commun

En 1938, le philosophe Gaston Bachelard publie *La Formation de l'esprit scientifique*, ouvrage dans lequel il insiste sur la nécessaire rupture épistémologique qui doit exister entre le sens commun (les interprétations de la réalité par les acteurs sociaux) et le savoir scientifique. Selon lui, le fait scientifique est conquis, construit et constaté :

- il est conquis car il suppose de rompre avec les présupposés ;
- il est construit car un scientifique ne peut pas aborder le réel sans disposer, auparavant, d'une théorie qui lui permette de formuler une question et d'avancer une hypothèse ;
- il est constaté car toute théorie doit être confrontée aux faits et ne pas être invalidée.

Pas plus que Popper, Bachelard ne considère la science comme un ensemble de « vérités » qui s'opposeraient aux « erreurs ». C'est, selon lui, « un ensemble d'erreurs rectifiées ». Cette démarche de rectification suppose de la part de scientifiques, la connaissance de ce qu'est une science, la capacité à mettre en doute les croyances partagées et une grande attention à la pertinence des méthodes et instruments utilisés.

2 La sociologie revendique le statut de science

A. La formalisation mathématique est une première direction prise par la sociologie

Une première réponse à l'exigence de scientificité exprimée par Bachelard a été de recourir à la formulation mathématique. Mathématicien d'origine, Paul Félix Lazarsfeld a incarné cette volonté de la sociologie d'accéder à la scientificité par le recours à l'outil mathématique. À l'université de Columbia, il a développé les méthodes quantitativistes et mis au point la technique du « panel » qui consiste à répéter une enquête sur un même groupe d'individus afin de suivre une évolution dans le temps.

Cette méthode a porté ses fruits. Entre autres découvertes, on doit à Lazarsfeld une meilleure connaissance des mécanismes de diffusion d'un message publicitaire dans l'opinion. Il a montré que le message publicitaire avait besoin, pour être efficace, d'être relayé par des individus jouant le rôle de leader d'opinion au sein de petits groupes (famille, amis, etc.).

B. L'interrogation sur les conditions de la réflexion sociologique est une autre façon de rechercher la scientificité

Dans *Le Métier de sociologue*, publié en 1968, Pierre Bourdieu, Jean-Claude Chamboredon et Jean-Claude Passeron ont explicitement poursuivi la démarche amorcée par Bachelard. Ils constatent que le travail sociologique peut être altéré par des présupposés (les croyances que le sociologue partage avec son groupe social) et des contraintes institutionnelles (une carrière, des possibilités de crédits, etc.), et ils affirment que la prise en compte de ces contraintes est la condition du travail sociologique. Ils préconisent le développement d'une sociologie de la sociologie et la validation des résultats des travaux sociologiques par les autres sociologues.

Plus de 20 ans après *Le Métier de sociologue*, Jean-Claude Passeron est revenu sur le statut de la sociologie dans un ouvrage intitulé *Le Raisonnement sociologique* (1991). Cela a été pour lui l'occasion d'affirmer que la sociologie était une science qui ne relevait pas d'une logique popperienne. Le travail du sociologue consiste, en effet, à collecter des informations puis à créer des catégories et à les rapprocher et, enfin, à énoncer une généralité théorique. Or, la sociologie ne bénéficie pas d'un système unifié et stable de définitions formant un paradigme atemporel et aspatial. Toute théorie sociologique est nécessairement une interprétation de la réalité et n'est donc pas falsifiable. La sociologie n'est pas pour autant assimilable à de la littérature ou à une science « molle ». La rigueur dans la démarche permet d'en faire une « science empirique de l'interprétation ».

La sociologie ne peut accéder à la scientificité en suivant les mêmes voies que les sciences dites « dures ». Cela ne signifie pas qu'elle ne soit qu'idéologie ou littérature. Elle sera d'autant plus scientifique qu'elle saura adapter ses méthodes de travail et d'évaluation à la spécificité de son sujet d'études : les relations sociales.

3 Les étapes de la démarche sociologique

Les sociologues doivent rendre compte scientifiquement de la réalité sociale. À cette fin, la recherche sociologique se déroule en trois étapes : le sociologue pose tout d'abord une question tout en écartant les préjugés, puis il construit un modèle d'analyse pour, enfin, vérifier ses hypothèses.

1 De la rupture avec les préjugés à la construction d'hypothèses

A. Le sociologue doit poser une question et écarter les prénotions

La recherche sociologique part d'une question dont l'origine peut être la méconnaissance d'un phénomène, le doute face à une opinion toute faite ou l'intérêt suscité par un phénomène paradoxal. Une première phase d'exploration a pour but de cerner le problème. Elle consiste à lire ce qui est disponible sur le sujet, à réaliser quelques entretiens préliminaires et, éventuellement, une enquête légère. Cette première phase peut conduire à reformuler la question afin de mieux la délimiter, de rendre possible une réponse et de supprimer les jugements de valeur de sa formulation.

Durkheim conseille d'écarter les prénotions ; le sociologue doit donc poser des questions sans préjuger des réponses. Grâce à une enquête portant sur le comportement des soldats américains au cours de la Seconde Guerre mondiale, Paul Lazarfeld a montré que nombre « d'évidences » étaient fausses. Ainsi, contrairement à l'opinion commune qui voudrait que les intellectuels soient psychologiquement plus fragiles que les manuels, ce sont les soldats faiblement instruits qui ont développé le plus de névroses.

B. Il doit, ensuite, construire un modèle d'analyse

Le choix d'une problématique, c'est-à-dire d'une perspective théorique est une étape charnière entre le questionnement et la mise en place des hypothèses. Les problématiques sont nombreuses, mais la plupart peuvent s'intégrer dans l'un ou l'autre des trois grands courants que sont la sociologie de l'ordre (les fonctionnalistes, les culturalistes, etc.), la sociologie du conflit (Marx, Bourdieu, etc.), et celle de l'individu (Crozier, individualisme méthodologique, etc.). La définition des concepts utilisés se fait en liaison avec la problématique retenue puisque leur signification varie selon les théories.

Issues de la problématique, les hypothèses se font sous une forme qu'il sera possible de vérifier à l'aide d'observations. Cela exige que l'on détermine les indicateurs qui seront utilisés afin de les tester. Ainsi, à partir de l'hypothèse selon laquelle l'intégration familiale protège du suicide, Durkheim choisit comme indicateur de cette intégration le statut matrimonial (célibataire, marié, veuf).

2 La vérification des hypothèses

A. La recherche d'observations

Afin de tester les hypothèses, il faut maintenant rassembler des informations :

- la sélection des données qui permettent de tester les hypothèses est indispensable car il est impossible et inutile de recueillir l'ensemble des données potentiellement disponibles ;
- le choix d'une méthode quantitative ou qualitative est inséparable de celui des données à recueillir. Une méthode quantitative privilégie les données statistiques ; une méthode qualitative s'appuie de préférence sur des ouvrages littéraires, des textes officiels et, surtout, sur des entretiens réalisés par l'équipe de sociologues.

Ces données peuvent-elles être le résultat d'expériences provoquées par le sociologue ? L'étude des interactions au sein de groupes restreints se prête à ce genre de pratique. Cependant, les expériences ne sont jamais renouvelables à l'identique et ne s'apparentent donc pas à celles réalisées dans le cadre d'une science de la nature.

B. L'analyse des observations

L'analyse des observations dépend de la méthode sociologique utilisée :

- dans le cadre d'une sociologie quantitative, il faut classer les données statistiques, mettre en évidence des corrélations et, à partir de là, des causalités, puis enfin, comparer les hypothèses aux résultats. En cas d'écart entre les hypothèses et les observations, il faut interpréter ce résultat en s'interrogeant sur la possibilité d'un biais statistique ;
- dans le cadre d'une méthode qualitative, il faut analyser le contenu des documents en mettant en valeur les thèmes et le vocabulaire utilisé par les individus ou organisations à l'origine de ces documents.

Conclure consiste à délimiter les acquis du travail de recherche pour ce qui est de la démarche et de la connaissance théorique :

- lorsque la démarche a donné satisfaction et qu'elle est jugée novatrice et pertinente, il faut déterminer les conditions requises pour qu'elle puisse être réutilisée avec profit au cours d'un travail ultérieur ;
- la connaissance théorique progresse que les hypothèses soient confirmées ou infirmées : dans le premier cas, elles doivent être tenues pour vrai (du moins provisoirement) ; dans le deuxième cas, le travail aura permis d'écarter une hypothèse fausse.

La sociologie a adopté une démarche en trois étapes qui confère à ses conclusions le statut de vérité scientifique. Cela permet d'échapper à un relativisme absolu qui voudrait que toutes les affirmations se valent. Mais, s'il est acquis que certains énoncés contiennent plus de vérité que d'autres, cela ne signifie pas que leur vérité est éternelle. Un énoncé doit être tenu pour vrai tant qu'il n'a pas été démontré qu'il était faux. Mais le social évolue et se transforme ; la vérité sociologique n'est pas universelle.

4 Méthode quantitative, méthode qualitative

Afin d'expliquer un phénomène, la sociologie met en œuvre deux méthodes différentes. La première, dérivée de celle utilisée dans les sciences de la nature, donne la priorité à la recherche de régularités statistiques. C'est une méthode quantitative, dont l'usage est préconisé par Durkheim et qui se prête bien à l'analyse de pratiques ayant une certaine fréquence (le suicide, le mariage, la réussite scolaire, etc.). La seconde est fondée sur la recherche de relations logiques entre deux phénomènes sociaux. C'est une méthode qualitative utilisée par Weber notamment pour expliquer l'apparition du capitalisme et qui convient pour l'étude des phénomènes uniques dans l'histoire.

1 Les méthodes quantitatives : la recherche de relations statistiques

A. La construction des variables

Toute recherche sociologique commence par la formulation d'une question puis se poursuit par la construction d'hypothèses qu'il faut, ensuite, tester grâce à l'observation de la réalité. Il faut, pour cela, transformer le concept utilisé dans la question en une variable, c'est-à-dire quelque chose de mesurable. En principe, une variable devrait pouvoir prendre un très grand nombre de valeurs (le revenu est une variable au sens strict) ; en sociologie, une variable est un critère de classification quelconque (le genre, la classe d'âge, le groupe professionnel, le statut matrimonial, le niveau de diplôme, etc.).

Le vote dépend-il de l'intégration au catholicisme ? Dans cette question que se posent Guy Michelat et Michel Simon, le concept qu'il faut transformer en variable est « intégration au catholicisme ». Les auteurs le définissent comme étant le degré d'adhésion au système de valeur prôné par l'Église catholique. La variable dérivée de ce concept est une classification qui distingue les pratiquants réguliers (assiste à une messe au moins une fois par mois), les pratiquants non réguliers, les non-pratiquants et, enfin, les non-catholiques.

B. L'analyse des relations entre les variables

Il est maintenant possible de chercher des régularités statistiques entre ces deux variables que sont le vote et l'intégration religieuse. On s'aperçoit que la probabilité d'un vote à droite croît avec la pratique religieuse.

Un travail analogue en prenant comme variable non plus la pratique religieuse mais la possession (ou non) d'une résidence principale montre que les propriétaires votent plus fréquemment à droite que les locataires. Or, les catholiques pratiquants sont plus souvent propriétaires que les autres.

Qu'est-ce qui est le plus important pour expliquer le vote à droite ? L'intégration religieuse ou la possession d'un capital foncier ?

Le croisement des variables nous apporte la réponse : seule une minorité de non-pratiquants possesseurs de leur résidence principale vote à droite alors que c'est le fait de la majorité des pratiquants réguliers qui sont locataires. Le vote de droite s'explique bien plus par l'intégration religieuse que par la possession d'un capital.

2 Les méthodes qualitatives : la recherche d'implications logiques

A. La recherche d'homologies de structure

La méthode qualitative consiste à chercher la cause d'un phénomène sans faire intervenir de données statistiques. Une première façon de faire est de montrer qu'il existe une relation logique entre deux phénomènes. Leur comparaison permet de déterminer leurs caractéristiques communes et, éventuellement, leurs différences. Si les principales caractéristiques de l'un et de l'autre sont identiques, on dit qu'il existe une homologie (identité) de structure entre ces deux phénomènes. On peut alors établir une relation de cause à effet entre eux.

Cette démarche est utilisée par Weber pour expliquer l'apparition de comportements capitalistes en Occident. Pourquoi, en effet, le capitalisme n'est-il pas apparu dans d'autres régions du monde ? Pour répondre à cette question, il compare les mentalités des capitalistes à celle des protestants, des catholiques, des musulmans, des bouddhistes, etc. à l'aide de types idéaux qui sont des représentations simplifiées de la réalité. Sa conclusion est qu'il existe une identité entre les valeurs du capitalisme et celle du calvinisme. Pour Weber, l'éthique protestante a favorisé l'apparition du capitalisme.

B. L'analyse fonctionnelle

L'analyse fonctionnelle qui consiste à expliquer un phénomène ou une institution par le rôle qu'ils jouent dans la société est également une méthode qualitative puisqu'elle ne fait pas appel à une quantification de la réalité. Bien souvent, elle consiste à expliquer une pratique en la replaçant dans un ensemble plus vaste qui peut être une institution ou la société tout entière.

L'exemple le plus célèbre nous est donné par Merton lorsqu'il s'interroge sur les raisons de l'hypertrophie des partis politiques américains et du maintien en place d'hommes politiques corrompus. Il montre que ces phénomènes s'expliquent par des fonctions latentes : les partis suppléent les dysfonctionnements de l'État en devenant des prestataires de service moins impersonnels que les administrations. Un phénomène social (l'hypertrophie des partis politiques américains) s'explique par ses fonctions (fournir rapidement et personnellement des services).

La méthode quantitative présente l'avantage de se prêter à la vérification. Il est donc possible d'obtenir l'accord de tous les sociologues sur la constatation d'une régularité statistique. La méthode qualitative se prête difficilement à la vérification et ne provoque jamais l'unanimité. Il est toutefois possible d'utiliser ces deux méthodes de façon complémentaire.

5 Sociologie de l'action sociale, sociologie du fait social

Qu'est-ce que la sociologie ? Max Weber et Émile Durkheim nous ont légué deux des plus grandes grilles de lecture en sociologie. Le premier a centré son analyse sur l'étude des « actions sociales » alors que le second a privilégié celle des « faits sociaux ».

1 Les théories de l'action sociale

A. Le sociologue doit étudier les actions sociales

Les actions sociales constituent, pour Max Weber, l'objet d'étude de la sociologie. Une action étant un comportement volontaire, une action sociale présente trois caractéristiques :

- l'individu ou l'acteur (cela peut être un groupe) doit agir en tenant compte des autres acteurs. Ainsi, deux individus qui lisent des revues dans une salle d'attente n'ont pas à proprement parler de relation sociale puisque le départ de l'un n'affectera pas la conduite de l'autre ;
- l'action sociale doit avoir un sens pour les autres. Tendre la main pour saluer quelqu'un est l'exemple même de l'action dont la signification est claire pour tous ;
- enfin, pour être sociale, une action doit tenir compte de la façon dont elle va être interprétée par les autres et de la réaction qu'elle va susciter.

Il existe plusieurs types d'actions sociales. Le premier type, caractéristique de la société moderne, est l'action rationnelle par rapport à une fin qui consiste à se fixer un but et à se donner les moyens de la réussite. Cette action a émergé dans le domaine économique (réaliser un investissement en est un exemple) et s'est, ensuite, étendue aux autres domaines sociaux au point de devenir dominante dans notre société.

B. La sociologie doit être « compréhensive »

Un acteur ayant une stratégie, le sociologue peut et doit étudier son point de vue afin de comprendre le sens que celui-ci donne à son action. On parle de sociologie compréhensive pour désigner une méthode de travail s'attachant à déterminer les mobiles conscients et inconscients des actions individuelles.

Un acteur n'est jamais seul. Il ne faut donc pas focaliser son attention sur un individu, mais analyser les interactions (les influences réciproques) qui constituent l'action sociale. À cette fin, il faut comprendre comment un acteur adapte son action à celle de ses partenaires, et comment ces derniers réagissent à cette nouvelle donne.

Le sociologue doit enfin rendre compte de la distance qui existe, la plupart du temps, entre les objectifs initiaux et les résultats. La multiplicité des acteurs et de leurs stratégies, avec tout ce que cela comporte comme compromis, est une première explication de cet écart. Les problèmes posés par l'agrégation des comportements

individuels en est une seconde. Quiconque a fait l'expérience d'un embouteillage un jour de grand départ sait qu'un comportement individuel rationnel (utiliser sa voiture pour partir en vacances) devient absurde à partir du moment où il est adopté par plusieurs millions d'individus.

2 Les théories du fait social

A. Le sociologue doit étudier les faits sociaux

En distinguant la conscience individuelle de la conscience collective, Durkheim ouvre d'autres perspectives à la sociologie. La conscience individuelle est l'ensemble des goûts et aptitudes strictement individuels alors que la conscience collective est formée des normes et valeurs communes à l'ensemble du groupe social. Pour Durkheim, préférer le bleu au vert relève de la conscience individuelle, alors que préférer la démocratie à la dictature est du domaine de la conscience collective.

Le sociologue doit étudier les faits sociaux, expression de cette conscience collective. Durkheim les définit comme l'ensemble des actions, pensées et sentiments extérieurs imposés à l'individu par la société. Cela signifie qu'ils ne sont pas individuels et que cette dernière cherche à les faire partager par l'ensemble de ses membres en usant de la socialisation et du contrôle social.

B. La sociologie doit être « objective »

Le sociologue ne peut pas comprendre les faits sociaux à partir des individus puisque leurs actions sociales relèvent de la conscience collective et non pas de la conscience individuelle. Un fait social ne peut donc être expliqué que par un autre fait social antérieur. Pour expliquer le suicide, par exemple, il ne faut pas interroger des individus qui ont tenté de se donner la mort, mais rechercher les variables sociologiques (âge, sexe, situation matrimoniale, etc.) qui favorisent ce comportement.

Dans un souci d'objectivité, Durkeim recommande de traiter les faits sociaux comme des choses, c'est-à-dire comme des objets d'observation. À l'image du biologiste, le sociologue doit être extérieur à son objet d'étude. Il lui faut définir son sujet d'étude, écarter les prénotions qui nuisent à la recherche scientifique, construire des hypothèses et les vérifier à l'aide de données statistiques.

Au tournant du XIX^e^ siècle, Weber et Durkheim ont défini deux grandes conceptions du social et de la sociologie : la première raisonne en termes d'individu, la seconde en termes de variables sociologiques. Alors que certains sociologues du XX^e^ siècle se situent clairement dans l'un de ces deux mouvements, à l'image des interactionnistes et de Raymond Boudon qui revendiquent l'héritage wébérien, d'autres chercheurs ont essayé de dépasser cette opposition. C'est notamment le cas de Pierre Bourdieu.

PARTIE II

Les pensées sociologiques

6 Alexis de Tocqueville

Fils d'une famille royaliste, mais convaincu de la nécessité de la démocratie, Alexis de Tocqueville (Verneuil-sur-Seine, 1805-Cannes, 1859) est surtout connu pour deux de ses livres. De la démocratie en Amérique, dont le premier tome a été publié en 1835, est à la fois une étude des mœurs et du système politique américain et une réflexion plus générale sur la démocratie. Dans *L'Ancien Régime et la Révolution* (1856), Tocqueville montre que la Révolution s'inscrit en rupture mais également en continuité avec l'Ancien Régime. Tout au long de son œuvre, il s'interroge sur la possibilité de concilier deux valeurs : l'égalité qui est la valeur caractéristique des démocraties et la liberté à laquelle il tient avant tout.

1 La démocratie est caractérisée par l'égalité des conditions

A. L'égalité des conditions s'incarne dans la démocratie

Sous l'Ancien Régime, les individus naissaient inégaux en droit. Chaque ordre bénéficiait de droits et de devoirs qui lui étaient propres. Ainsi les membres du clergé ne payaient pas d'impôts alors que ceux du tiers état étaient notamment soumis à la gabelle (impôt sur le sel). Les maîtres et les serviteurs formaient deux mondes distincts uniquement reliés entre eux par une relation d'autorité.

À l'inverse, la démocratie est caractérisée par « l'égalité des conditions ». Tocqueville désigne par ce terme un mouvement social qui fait que les hommes aspirent à des rapports sociaux égalitaires. Dans la société moderne, cela se traduit par une égalité de droit et donc par la possibilité, pour chacun, d'accéder à n'importe quel statut social. Cela conduit, pour le plus grand nombre, à une certaine égalité de fait puisqu'un nombre croissant d'individus finit par se rassembler dans une classe moyenne qui offre à ses membres des conditions d'existence comparables.

B. L'égalité des conditions favorise l'individualisme

Alors que sous l'Ancien Régime, seuls quelques privilégiés pouvaient choisir la vie qu'ils entendaient mener, en démocratie, l'augmentation des ressources de la classe moyenne permet à un nombre croissant d'individus de disposer d'une autonomie.

Tocqueville qualifie d'individualisme ce sentiment qui fait de chaque individu un centre de décision autonome. Ce sentiment est légitime, nous dit-il, tant qu'il ne conduit pas les individus à se couper de la société et à vivre repliés sur leur petit groupe domestique, car l'intérêt général disparaîtrait alors derrière la multiplicité des intérêts individuels.

2 Il faut concilier égalité et liberté

A. La démocratie court deux risques

La démocratie peut d'abord déboucher sur un « despotisme démocratique ». L'État peut, en effet, encourager l'individualisme en favorisant le bien-être matériel des individus et en organisant leur vie dans les moindres détails. Les individus risquent alors de renoncer à exercer leur liberté dans le domaine politique pour se consacrer à leurs affaires et à leur famille. Cette action de l'État va leur paraître d'autant plus légitime que ce dernier va traiter les membres de la société de façon égalitaire. Cette forme de despotisme peut donc être qualifiée de «démocratique » car elle est respectueuse de l'égalité et qu'elle est consentie par les citoyens.

Le second risque encouru par la démocratie est ce que Tocqueville appelle « la tyrannie de la majorité ». Car dans la démocratie, les individus ont « une passion ardente pour l'égalité » et seulement « un goût naturel pour la liberté ». Des individus atomisés sont sans pouvoir face à l'opinion publique. Le risque majeur de la démocratie est donc la soumission plus ou moins volontaire de l'individu à la volonté du plus grand nombre.

B. La tyrannie peut être évitée grâce à la participation des citoyens aux affaires publiques

Tocqueville en est persuadé, liberté et égalité peuvent se confondre et se renforcer mutuellement. Il l'a constaté lors de son séjour en Amérique et il oppose la pureté de la démocratie américaine aux imperfections de l'organisation sociale française. C'est, dit-il, qu'en France, la démocratie est le fruit d'une histoire chaotique. La Révolution a détruit les anciens pouvoirs sans en constituer d'autres qui protégeraient les individus du pouvoir central. En Amérique, au contraire, la démocratie s'est imposée naturellement dès l'arrivée des premiers migrants. Elle est présente en son état le plus pur, débarrassée des scories de l'histoire.

La première condition de l'équilibre entre ces deux valeurs est la possibilité offerte aux individus de s'associer librement. Tocqueville pense qu'ils doivent pouvoir œuvrer ensemble pour le bien commun. Il approuve sans réserve le fédéralisme et la décentralisation américaine qui permettent aux individus de participer aux différents échelons du pouvoir en particulier au sein des institutions communales. Les associations, qu'elles soient civiles ou politiques, constituent pour lui un contre-pouvoir efficace et indispensable au pouvoir central toujours susceptible d'être liberticide.

Mais Tocqueville craint que la mise en place d'institutions libres ne soit pas suffisante pour pacifier une société. Il observe qu'en Amérique, le puritanisme est un puissant facteur de cohésion sociale, et il s'interroge sur le rôle des religions dans la création du lien social.

Les sociologues français de la première moitié du XX^e^ siècle ont souvent reproché à Tocqueville son manque de rigueur dans la définition des concepts ou dans les méthodes utilisées. Aux États-Unis, au contraire, il a été célébré comme un des grands penseurs politiques du XIX^e^ siècle. Chacun reconnaît aujourd'hui la pertinence de ses interrogations et ses réponses, souvent fécondes, alimentent toujours la réflexion.

7 Auguste Comte

Auguste Comte (Montpellier, 1798-Paris, 1857) est celui à qui revient la paternité du mot « sociologie ». Mais ce n'est pas son seul mérite et il est surtout connu pour être le représentant le plus rigoureux du « positivisme ». Pour ce courant de pensée, seule la connaissance scientifique des faits peut prétendre à la vérité, et la sociologie doit être conçue sur le modèle de la physique. Cette position bien tranchée a fait de Comte l'interlocuteur incontournable de tous les sociologues qui, jusqu'à Weber, se sont penchés sur le statut de la sociologie.

1 La sociologie est une physique sociale

A. Les sciences de la nature...

Le positivisme est un scientisme pour qui seule la connaissance scientifique des faits peut prétendre à la vérité. La physique en constitue le modèle : à partir d'expériences, et grâce à l'utilisation des mathématiques, le physicien peut déterminer des lois universelles qui rendent intelligible le monde.

À partir des mathématiques, les sciences se sont développées les unes après les autres selon le même modèle, chacune prenant appui sur celle qui l'a directement précédée. De l'astronomie, les hommes sont passés à la physique puis à la chimie et enfin à la biologie qui, pour A. Comte, est la dernière activité à avoir accédé au statut de science (à l'esprit positif).

B. ... ont précédé la sociologie

La sociologie, que Comte entend fonder, se situe d'abord en continuité des sciences qui l'ont précédée. Non seulement la sociologie leur est redevable de sa méthodologie, mais elle bénéficie également de l'ensemble des savoirs accumulés par ces sciences. Elle est donc la discipline qui, dans l'esprit d'Auguste Comte, va couronner et parfaire l'ensemble des recherches menées jusque-là.

Mais la sociologie est également une discipline spécifique. Car l'homme étudié par le sociologue est, non seulement, un être biologique mais, également, un être social façonné par l'histoire. Les générations successives d'hommes, dans leur volonté de vivre ensemble, ont construit un ordre social qui est à la fois naturel et intellectuel ou moral. Du fait de leur rapport à l'histoire, les phénomènes sociaux sont donc plus complexes que les faits strictement naturels.

2 Le sociologue doit mettre en évidence des lois

A. La sociologie doit dégager des lois…

L'homme étant un être social, il n'est pas possible, nous dit Comte, d'expliquer les phénomènes sociaux en partant des individus (contrairement à ce que soutient aujourd'hui le courant de « l'individualisme méthodologique »). Il faut au contraire partir de la totalité (la société) pour en comprendre les parties (l'individu ou plutôt la famille qui constitue, pour Comte, l'élément de base de la société).

La tâche du sociologue consiste alors à mettre en évidence des lois sociales qui, à l'image des lois de la physique, permettent de déduire les conséquences d'une combinaison de phénomènes sociaux.

B. … dont celle des « trois états » est l'exemple le plus achevé

La « loi des trois états » est, pour Comte, l'exemple de ce qu'un sociologue peut mettre en valeur. Dans son analyse du développement de l'esprit humain et donc du rapport au savoir, il croit discerner trois moments :

- dans le premier état, l'état théologique, les hommes trouvent des explications surnaturelles aux phénomènes, qu'ils soient purement naturels ou sociaux ;
- dans l'état métaphysique dérivé du premier, « les agents surnaturels […] sont remplacés par des forces abstraites ». Ainsi, par exemple, l'ordre social n'apparaît plus comme étant d'origine divine mais comme étant un fait naturel ;
- dans l'état positif, enfin, les hommes, à partir de l'observation et à l'aide des mathématiques, mettent en évidence des relations stables (des lois) entre les phénomènes.

À ces trois formes de pensée, Comte associe trois types d'institutions économiques et politiques :

- l'esprit théologique est caractéristique des sociétés hiérarchisées et militaires dont le Moyen Âge européen fournit les exemples les plus significatifs ;
- l'esprit métaphysique qui domine l'Europe de la Renaissance aux Lumières est associé à des institutions transitoires qui rompent avec l'ordre ancien sans pour autant assurer pleinement la suprématie de l'industrie sur l'organisation militaire ;
- l'esprit positif correspond à une organisation sociale basée sur l'industrie et qui fait de la production l'activité centrale de la société.

Ainsi, à partir d'une réflexion sur l'évolution de l'esprit humain, Comte aboutit à une conception assez déterministe de l'évolution des sociétés.

Comte est longtemps resté une référence incontournable en sociologie par sa prétention à fonder une sociologie objectiviste qui détermine des lois sociales et, en particulier, les lois de l'évolution de la société.
Mais la difficulté de toute sociologie objectiviste est de concilier ces lois sociales et une relative liberté humaine. Faute d'avoir donné une solution satisfaisante à cette contradiction, Comte est aujourd'hui considéré comme une figure historique essentielle mais dépassée de la sociologie.

8 Karl Marx

Karl Marx (Trèves, 1818-Londres, 1883) est un révolutionnaire, un philosophe, un économiste et un sociologue. C'est à de dernier que nous allons nous intéresser car son analyse des classes sociales est à l'origine d'un débat qui, bien évidemment, s'est enrichi, mais qui dure maintenant depuis près de deux siècles. Pour comprendre ce que sont les classes sociales chez Marx, il faut faire un détour par l'économie.

1 La critique du capitalisme

A. Le mode de production capitaliste

Marx définit un mode de production par la combinaison des forces productives et des rapports de production. Les forces productives sont l'ensemble des ressources matérielles (matières premières, machines et entreprises) et des ressources humaines (la main-d'œuvre, caractérisée à la fois par le nombre de travailleurs et par leurs qualifications) dont dispose une société. Les rapports de production sont les rapports de propriété sur les ressources matérielles.

Dans le mode de production capitaliste, les forces productives sont possédées par des propriétaires individuels (les capitalistes) qui les mettent en valeur en fonction de leurs intérêts. Cela nécessite l'achat de la force de travail (la capacité physique et intellectuelle à travailler) des prolétaires, c'est-à-dire de la masse des travailleurs juridiquement libres mais de fait obligés de travailler pour vivre.

B. Exploitation et domination

Entre la bourgeoisie et le prolétariat se nouent deux types différents mais complémentaires de relations sociales : une relation d'exploitation et une relation de domination.

L'exploitation consiste, pour une classe sociale (ici les capitalistes), à s'approprier une partie de la richesse produite par une autre classe sociale (en l'occurrence les prolétaires). Pour asseoir sa démonstration, Marx s'appuie sur la théorie de la valeur travail développée quelques décennies avant lui par les économistes classiques, en particulier David Ricardo. Pour ce dernier, en effet, la valeur d'un bien dépend de la quantité de travail nécessaire à sa fabrication. De ce postulat simple (qui sera abandonné ensuite par les économistes néoclassiques), Marx déduit que, le travail étant le seul créateur de richesse, les prolétaires devraient percevoir la totalité de la valeur créée. Or, les capitalistes s'en attribuent une partie (le profit), soit directement (la part du profit distribuée aux propriétaires des entreprises) soit indirectement (la part du profit destinée à entretenir et développer leurs entreprises). Pour Marx, cette exploitation est à l'origine de la très grande pauvreté et de l'extrême précarité des prolétaires.

La domination (la capacité à maintenir par la violence une situation inégale et injuste) est indispensable à la poursuite de la relation d'exploitation. À l'encontre de Hegel, qui voyait dans l'État l'incarnation de la rationalité, Marx estime que celui-ci est un instrument de domination d'une classe sur une autre. De fait, au moment où Marx écrit (au milieu du XIXe siècle), le droit des ouvriers est des plus restreints et leurs révoltes sont le plus souvent violemment réprimées.

2 Les classes sociales

A. Classes « en soi » et classes « pour soi »

Marx définit une classe sociale à partir de trois critères, ce qui lui permet de distinguer les classes « en soi » des classes « pour soi ».

Une classe est d'abord définie par sa place dans les rapports de production. Marx oppose alors la classe propriétaire des moyens de production (les capitalistes) à celle qui ne possède que sa force de travail (le prolétariat) et qui est donc obligée de travailler pour la première. Ce seul critère permet de définir « objectivement » une classe sociale. Marx parle alors de classe « en soi ».

Le second critère utilisé par Marx pour définir une classe sociale est sa conscience de classe, c'est-à-dire le sentiment d'appartenir à un groupe ayant des intérêts communs du fait de sa place dans les rapports de production. Marx parle alors de classe « pour soi ». Or, l'apparition d'une conscience de classe n'a rien d'automatique et Marx donne pour exemple de classe « en soi » les agriculteurs français du milieu du XIXe siècle. Il est plus facile d'attribuer une situation sociale défavorisée à la fatalité, à la malchance, éventuellement aux étrangers, qu'à la logique du capitalisme. C'est aux mouvements syndical et politique que revient la tâche de diffuser cette conscience de classe.

Une classe, enfin, est définie par les rapports conflictuels (la lutte des classes) qu'elle entretient avec les autres classes. Dans le mode de production capitaliste, le prolétariat commence par défendre ses intérêts économiques à l'aide de syndicats avant de poser les problèmes en termes politiques. La révolution est pensée par Marx comme le moment indispensable de renversement du capitalisme.

B. La bipolarisation sociale

Dans ses ouvrages à caractère historique et politique (*Les Luttes de classes en France, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*), Marx distingue jusqu'à 7 et parfois 8 classes ou fractions de classe : la bourgeoisie industrielle, la bourgeoisie financière, la bourgeoisie commerciale, la petite bourgeoisie (les artisans, les petits commerçants), les petits paysans, la bureaucratie (les fonctionnaires et les militaires), le prolétariat et, pour finir, le sous-prolétariat, composé des personnes en marge du système productif.

Toutes ces classes n'ont pas la même importance dans le fonctionnement du système productif. Alors même que les petits paysans sont majoritaires en France à l'époque où écrit Marx, il estime qu'ils n'expliquent qu'à la marge le fonctionnement de la société, l'essentiel se passant entre la bourgeoisie et le prolétariat, d'autant que la concentration économique inhérente au fonctionnement du capitalisme oblige des petits paysans,

commerçants et artisans ruinés (et leurs enfants) à devenir ouvriers. Marx prévoit donc une bipolarisation de la société avec, d'un côté, un prolétariat de plus en plus nombreux et toujours aussi misérable et, d'un autre côté, une bourgeoisie peu nombreuse et toujours plus riche.

Depuis la publication du *Manifeste du parti communiste* en 1848, le capitalisme a conquis la Planète mais s'est aussi beaucoup transformé, en partie pour répondre aux problèmes soulevés par Marx. Avec le recul, il est aujourd'hui facile de contester certains des présupposés de Marx, de lister ses erreurs de prédictions et d'insister sur la complexification des relations sociales. Il n'en reste pas moins qu'il a eu le mérite de souligner l'importance qu'a la place occupée par un individu dans la division du travail comme facteur explicatif des situations et actions sociales. Le concept de classe sociale sert au moins à cela et le mérite initial en revient à Marx.